

EDITO

PAS DE CIRCONSTANCES ATTENUANTES

POUR BARBIE

Certes, le personnage soulève l'indignation par ses actes criminels, par son comportement d'hitlérien convaincu qu'il est un "ETRE SUPERIEUR", n'ayant pas de comptes à rendre à la justice.

Mais, outre BARBIE, le procès de Lyon a été suivi avec une grande attention bien au-delà de nos frontières. Au fil des jours, par les témoignages des victimes, ont été mises en lumière l'ampleur de la cruauté criminelle des hitlériens contre les résistants et la mise en oeuvre de la "solution finale" contre les Juifs.

Depuis le procès de Nuremberg, le procès BARBIE a fait revivre cette période de la bestialité nazie. Pour les survivants, bien que pas nécessaire, ce procès est venu alerter face aux actions racistes et antisémites qui se poursuivent. Il a aussi soulevé l'émotion indignée des jeunes générations qui ont reçu les témoignages des victimes comme un éclairage de ce que fût la perversité du nazisme, son mépris de l'être humain, dans son objectif de dominer et d'anéantir tout ce qui ne se soumettait pas à son but.

Outre la juste condamnation de BARBIE, ce procès aura été exemplaire contre ce criminel, mais au-delà a été largement extériorisé tout l'horreur de l'idéologie nazie, idéologie qui subsiste par les actes racistes et antisémites actuellement constatés, attestant que LA BÊTE N'EST PAS MORTE, ET QUE NOUS DEVONS RESTER VIGILANTS.

Léon BERODY

Président de l'Amicale

Profanation du cimetière israélite de Biarritz

Odieuse profanation commise au cours du week-end du 10 au 12 juillet à Biarritz : des inconnus ont dessiné à la peinture noire des croix nazies sur vingt-six sépultures, sur les trois portes d'entrée de l'oratoire et sur les deux plaques commémoratives du monument aux morts des deux dernières guerres. Ceci a soulevé une vive protestation unanime dans toute la région.

A l'appel du Consistoire israélite une foule nombreuse, digne dans

sa colère et son silence a répondu par le recueillement à l'inqualifiable, en présence du sous-préfet, des conseillers régionaux, des représentants des municipalités de la Côte Basque, des associations d'anciens combattants, du Consistoire, des autres cultes et des diverses armes de la garnison.

Marcel Suarès, compagnon de la Libération a su qualifier « ceux qui s'en prennent aux morts, sachant que ceux-ci ne se relèvent pas. »

Le président de la communauté a remercié le sous-préfet avant de réclamer la plus grande rigueur d'application de la loi à l'égard de ceux qui sèment la haine entre les hommes. Il a invité ses corréligionnaires à relever le

(à suivre, page 3)

L'EXPOSITION SUR LE CAMP DE GURS

A LA MAISON DU HAUT-BEARN

A OLORON

Comme il avait été prévu, la Maison du Patrimoine du Haut-Béarn, à Oloron, a ouvert ses portes le 1er août 1987. On trouvera par ailleurs, dans ce bulletin, les articles que la presse départementale a consacré à ce petit évènement de la vie béarnaise.

La Maison MARQUE, devenue désormais Maison du Patrimoine, est située dans le vieil Oloron, à une cinquantaine de mètres de l'église Sainte-Croix. C'est une grande demeure bâtie sur quatre niveaux, datant du XXVII^e siècle, avec de belles fenêtres à meneaux à l'extérieur et de somptueuses boiseries à l'intérieur.

L'association "TRAIT D'UNION", aidée par la municipalité d'Oloron, a effectué une remarquable et minutieuse restauration, supprimant ici une porte percée tardivement, dévoilant là un four à pain, réhabilitant là-bas un magnifique évier en pierre d'Arudy. L'ensemble est de qualité et il est heureux que MM. Dachary et Cauhapé, ancien et actuel présidents de l'association, aient pensé à proposer une des salles à l'exposition consacrée au camp de Gurs.

Cette exposition, présentée dans le grand salon du second étage, est entièrement rénovée par rapport à celle qui avait été réalisée en 1979 dans le cadre des activités de la Maison des Jeunes et de la Culture d'Oloron. Elle se présente sous la forme de 15 panneaux offrant au regard du visiteur des photos, des documents, des plans, des dessins et des peintures, l'ensemble étant protégé par un film plastique. Les panneaux sont consacrés à :

- 1 - L'arrivée des réfugiés espagnols dans le département des Basses-Pyrénées (1939)
- 2 - L'internement des réfugiés espagnols au camp de Gurs
- 3 - Plan général du camp en 1939
- 4 et 5 - Le camp de Gurs. Vues générales
- 6 - Les baraques d'internement
- 7 - Les premiers Gursiens
- 8 - La vie quotidienne au camp de Gurs pendant l'été 1940
- 9 - Les " indésirables " de l'été 1940
- 10 - L'internement de Juifs en 1940-43
- 11 et 12 - La vie quotidienne à Gurs à l'époque de Vichy
- 13 - Dessins et aquarelles de Julius Turner
- 14 - Dessins de Max Lingner

Une vitrine, disposée au centre de la pièce, est destinée à recevoir les objets fabriqués au camp. Elle n'offre, jusqu'à présent, que quelques documents à la vue des visiteurs, et nous pouvons le regretter. Nous regrettons, de même, que si peu d'anciens internés aient répondu à l'appel que nous avons lancé en vue de récupérer objets et documents destinés à l'exposition.

Il n'est pas trop tard, et NOUS RENOUVELONS CET APPEL :
FAITES NOUS PARVENIR TOUT OBJET, DESSIN OU DOCUMENT QUE NOUS POURRIONS PRESENTER DANS LE CADRE DE CETTE EXPOSITION !...

L'exposition n'est pas figée. De nouveaux panneaux, à tout moment, peuvent être réalisés. Il suffit que des bonnes volontés se manifestent, que le matériel soit exploitable et que l'unité de l'ensemble soit préservée. Il sera donc

possible d'enrichir, au cours des mois et des années à venir, le travail effectué cet été, et nous ne pouvons que le souhaiter.

Le but que s'est fixé l'Amicale est de perpétuer le souvenir de Gurs afin, non seulement, que les souffrances de la veille ne soient pas oubliées, mais surtout, que la présence de tels événements dans les esprits empêche leur renaissance. L'exposition de la Maison du Haut-Béarn s'inscrit exactement dans cette optique. Comment ne pas s'en réjouir sans la moindre réserve ?

Claude LAHARIE

La Maison du patrimoine ouverte au public

*Extrait du journal
"La République des Pyrénées"
du 8-9 août 1987*

(....)

Visite officielle avant l'inauguration

Après la réception des travaux par la municipalité, c'était samedi dernier une première visite à l'attention des membres de l'association Trait d'Union, gestionnaire de la maison, dont l'ancien président, M. Georges Dachary, contribuera grandement à cette réalisation. Aux côtés de M. Raymond Dieste, maire d'Oloron et de M. Jean-Claude Allard, commissaire adjoint de la République, accompagné de son épouse, on notait la présence de M. Cauhapé, président de Trait d'Union, des membres de l'association, de MM. Lévy, maire de Bidos, président de l'office de tourisme, Bayé-Pouey, président de l'amicale laïque, Giannerini, président du comité des fêtes et professeur d'histoire, tout comme MM. Dumonteilh et Cheronnet, de M. l'abbé Saint-Macary, etc. Grâce au dévouement des responsables

de Trait d'Union, tout était prêt tant dans la salle d'honneur et de réception qu'au premier étage où l'on pouvait admirer les splendides tableaux, fruits du legs de M. Proharam, ainsi qu'au 3^e étage où l'exposition de M. Laharie sur le camp de Gurs est en bonne place alors que l'on peut sous l'escalier redécouvrir le tumulus de Soeix, reconstitué patiemment par M. Ortéga.

Satisfaction

A l'issue de la visite, M. Cauhapé devait remercier M. Dieste et souligner que la Maison du patrimoine était devenue une réalité. A son tour, M. Dieste confirma toute sa satisfaction devant cette réalisation et, vraiment émerveillé par ce qu'il venait de voir, renouvela ses félicitations à tous ceux qui avaient participé à la naissance de

cette Maison du patrimoine. M. Jean-Claude Allard, commissaire adjoint de la République, devait lui aussi féliciter tous les animateurs de Trait d'Union, qui ont démontré ce que pouvait faire l'obstination d'une association, fidèle au rendez-vous fixé, et le maire, dont la ville porte le nom d'un dieu, dont otus les quartiers sont sacrés.

« Ce qui a été fait ici est admirable », concluait le commissaire adjoint de la République.

La maison est ouverte rue Dalmais tous les jours de 9 h 30 à 12 h et de 14 h 30 à 18 h. Les visiteurs y sont fort bien accueillis par deux hôtesses. Entrée : 5 F pour les adultes et 3 F pour les enfants, les chômeurs, les étudiants et les groupes de plus de dix personnes.

Suite de la page 1 :

PROFANATION
AU
CIMETIERE ISRAELITE
DE BIARRITZ



défi sans tomber dans le piège de cette provocation en dénonçant sans relâche ceux qui mettent en danger l'avenir de l'humanité.

A son tour, le grand rabbin régional, M. Maman, a dit la peine et l'émotion de tous, priant les Français de toutes religions et de toutes philosophies, de ne pas

prendre à la légère ces provocations, fruits de la manifestation d'un nazisme toujours virulent.

Précédée des drapeaux en majorité des associations d'anciens déportés, la manifestation s'est achevée par une visite des tombes souillées.

LES DEPORTATIONS de GURS aux camps de la mort.

°v°

Les "départs en convoi vers une destination inconnue", pour reprendre la terminologie administrative du camp, constituent les événements les plus douloureux de l'histoire de Gurs. Aucun de ceux qui les ont connus n'est capable, aujourd'hui encore, d'en parler avec détachement. Les intéressés eux-mêmes, c'est-à-dire les rares déportés qui sont revenus, se refusent la plupart du temps à tout récit. Les témoins, en revanche, parlent plus facilement, mais on se rend compte rapidement, dès lors que les questions se précisent, qu'ils ont été eux aussi traumatisés par les scènes qu'ils ont vues. Autant dire que parler des "convois" c'est aborder un sujet qui ne saurait, en lui-même, laisser indifférent.

En sept mois, du 6 août 1942 au 3 mars 1943, six convois ont expédié vers Drancy ultime étape avant Auschwitz, 3907 Gursiens dont l'identité est parfaitement connue. Tous figurent au fichier du camp avec la mention "parti en convoi le..." sans mention de la destination. Les six transports vers Drancy sont les suivants: -les trois premiers, les 6, 8, et 24 août 1942: 1710 hommes et femmes.

-le quatrième, le 1er septembre 1942: 502 hommes et femmes.

-le cinquième, le 27 février 1943: 925 hommes et femmes.

-le sixième, le 3 mars 1943: 770 hommes.

Ces convois s'inscrivent dans le cadre de la politique d'extermination des Juifs décidée le 20 janvier 1942 lors de la conférence de Wannsee par Hitler et les hauts dignitaires nazis.

A Gurs, les quatre premiers transports ont été préparés par le capitaine Danneker lui-même, lors de sa visite au camp le 18 juillet 1942. Ils se déroulent dans un climat d'inquiétude difficile à décrire. L'angoisse naît vers le 20 juillet, lorsque les chefs d'ilôts apprennent qu'ils doivent fournir à l'administration de nouvelles listes: listes par nationalité, par race, par religion, listes des conjoints d'Aryens, de ceux qui ont bien mérité de la France, etc. Comme aucun transfert ni aucune libération n'ont

été annoncés, toutes les discussions portent bien vite sur l'interprétation à donner à une telle mesure. Au début du mois d'août, mille indices laissent présager une funeste opération de grande envergure: les rafles effectuées à Paris et en province, les descentes de police dans les centres d'accueil, la situation au camp même:

"L'ordre fut donné à toutes les femmes, à tous les enfants, aux soeurs et aux frères qui se trouvaient dans le camp de rejoindre leur mari ou leur père dans leur îlot. (...) Les issues de l'îlot furent bloquées et les gens de la compagnie de travail qui n'étaient pas dans leur baraque mais dormaient et travaillaient à la Croix-Rouge durent retourner dans leur îlot d'origine ainsi que le cuisinier de la maternité. Les femmes durent rejoindre les membres de leur famille masculins; quelques unes étaient bouleversées: "C'est tout à fait comme en Allemagne, disaient-elles. C'est ainsi que cela a commencé" (1)

Le 6 août, les brigadiers-chefs des gardiens entrent dans les îlots, listes à la main, et lisent, par ordre alphabétique, les noms de ceux qui doivent partir. Seuls les Juifs dont le nom commence par une des treize premières lettres de l'alphabet, de A à M, sont appelés. Ils doivent faire immédiatement leur valise, comme pour un transfert, et se présenter avant la fin de l'après-midi au secrétariat général du camp. Ils y récupèrent leurs titres de séjour et les objets de valeur qu'ils avaient laissés au greffe. On en profite évidemment pour fouiller les bagages et confisquer les quarts, les couverts et les couvertures qui avaient été fournies par l'administration et que certains tentent d'emporter avec eux. Puis tous les "déportables" sont rassemblés à l'intérieur des deux grands hangars "Bessonneaux" aménagés de part et d'autre de l'entrée principale. Ils sont surveillés par les "gardes noirs"

1- *Vivre à Gurs*, op.cit., témoignage de Louis Degen, p.156-157

.../...

c'est-à-dire les troupes de la gendarmerie nationale convoquées pour la circonstance, de préférence aux "gardes bleus" (gendarmerie régionale). Au cours de la nuit viendront les camions qui feront la navette entre Gurs et la gare d'Oloron.

La traversée du camp par ceux et celles dont le nom a été appelé a laissé un souvenir inoubliable à tous les Gursiens qui, n'ayant pas été désignés, se contentent de suivre de leur ilôt l'interminable cortège. C'est un défilé hallucinant d'internés amaigris, jeunes et vieux, couverts d'habits élimés, traînant derrière eux un misérable baluchon ou une mauvaise valise d'où pendent les bouts de ficelle qui ont permis de la fermer. Sous la chaleur du mois d'août, les "déportables" marchent en petits groupes. Les plus âgés s'arrêtent souvent pour poser, souffler un peu. Tous avancent en silence, regardant à droite et à gauche, faisant parfois un signe à un ami resté au camp, lui. Ils semblent résignés. Les "gardes noirs", répartis sur la route centrale, aident ceux qui trébuchent à se relever; les uns sont vaguement gênés, les autres, les plus nombreux, indifférents.

A l'entrée principale, sous les "Bessonnetaux", le hangar de gauche réservé aux hommes et celui de droite aux femmes, l'atmosphère a quelque chose d'irréel. Les futurs déportés attendent, effondrés. Toute visite est interdite. Seules les personnes appartenant aux Oeuvres ont le droit d'assister ces hommes et ces femmes qui ont du mal à comprendre ce qui leur arrive.

"Je demandai l'autorisation de passer la nuit avec eux. On me l'accorda. Ils étaient là, assis par terre ou sur leur pauvre baluchon, consternés, affaissés, immobiles. Ils semblaient avoir perdu toutes leurs forces, toute possibilité de s'exprimer. Quelques uns avaient l'air déjà morts, d'autres avaient un faciès d'agonisant. Certains réagirent et me dirent: "C'est ainsi que la France nous traite?". Je cherchai des figures de connaissance. Beaucoup étaient devenus méconnaissables en quelques heures. Dans un petit tas affalé par terre je reconnus Melle Gertrude, l'assistante sociale avec qui j'avais organisé des causeries dans les ilôts. Je me penchai vers elle: "Me reconnaissez-vous?". Pas un mot, pas un signe, pas un mouvement. (...) Dans

le fond, je reconnus deux silhouettes droites, impeccables dans leur uniforme d'infirmière, l'insigne juif bien en vue. Je leur dis mon admiration de les voir ainsi. Elles répondirent: "L'Eternel est avec nous" et elles récitèrent de psaume CXXX "Des profondeurs de l'abîme, je t'invoque, ô Eternel". Les larmes envahirent mes yeux. Puis le convoi fut embarqué". (2)

Le 8 août est organisé le second convoi en tous points comparable au premier. Il concerne les Juifs dont le nom commence par une lettre de la deuxième partie de l'alphabet, de N à Z. Comme celui de l'avant-veille, il se déroule dans un climat très particulier, où la résignation se mêle à l'inquiétude, où le silence devient oppressant dans toutes les chambrées désormais à moitié vides. Les gestes de révolte sont exceptionnels. Les déportés se soumettent aux injonctions des "gardes noirs" en soupirant, en maugréant, parfois en s'excusant de ne pas aller assez vite. Dans tous les cas, ils obéissent, comme vaincus par le poids du malheur qui les accable. En tout, entre le 6 et le 8 août, 1650 Gursiens sont ainsi déportés.

Le 24 août, le troisième convoi, qui concerne 60 internés, se caractérise par un profond changement dans l'attitude des Gursiens. A la morne résignation des premiers jours succèdent une impatience et un émoi croissant. Le défilé des déportés le long de l'allée central suscite un tel malaise dans les ilôts que des manifestations éclatent. Les "gardes noirs" sont apostrophés. On leur reproche leur présence au camp, ou bien la sinistre besogne à laquelle ils se livrent, ou bien leur passivité devant telle vieille personne courbée sous le poids et le volume de ses bagages. Les plus alertes des internés franchissent le réseau de barbelés et, malgré l'interdiction, tentent d'accompagner leurs parents ou leurs amis jusqu'au premier quartier. Ils se heurtent aux gardes qui leur intiment vainement l'ordre de rejoindre les ilôts. Le ton monte, l'altercation se propage, de nouveaux détenus viennent prêter main forte aux premiers, dans un grand concert de cris et de larmes. Des coups sont échangés dont l'effet immédiat est de décupler l'ampleur des protestations.

2- Jeanne Merle d'Aubigné, LES CLANDESTINS DE DIEU
op.cit., p.78-79

Bref, le camp tout entier est en proie à une telle effervescence que les services de gendarmerie consentent bon gré mal gré à laisser les déportés se faire accompagner par leurs proches. Un tel résultat, ressenti comme une victoire par tous les Gursiens, aboutit en fait à une étonnante situation: gardiens français et internés unis pour faciliter la marche des déportés vers l'abîme. Sous les hangars où les hommes et femmes commencent à s'entasser, l'ambiance, là encore, n'a plus rien de commun avec celle des premiers convois. Déjà chauffés par les incidents survenus le long de l'allée centrale, les déportés font preuve de mauvaise humeur. Les "gardes noirs" sont injuriés et les services français maudits. Partout la tension monte. Au moment de l'embarquement dans les camions, des crises de nerfs éclatent. Les premières tentatives de suicides sont enregistrées: certains, les poignets taillés, doivent être immédiatement conduits à l'hôpital central, tout proche du lieu de rassemblement. D'autres constituent des groupes de prières qui reprennent sans cesse les chants et les hymnes sacrés. En un mot, des réactions se manifestent, un début de résistance apparaît.

Le nouveau chef de camp (il vient d'entrer en fonction) est fort mécontent. Bien sûr, l'opération a été menée à bien. Mais les désordres du 24 août ont eu de fâcheuses répercussions sur l'atmosphère des îlots et il ne convient pas que de tels faits se reproduisent. C'est pourquoi il décide d'organiser différemment le convoi du 1er septembre et de veiller personnellement à son bon déroulement. Après le départ des 502 Gursiens, dans la nuit du 31 août au 1er septembre, il dresse le compte rendu suivant à l'inspecteur général des camps:

"Les opérations de départ se sont déroulées ainsi:

1. Ouverture de l'ilôt E, exclusivement destiné au départ et comportant autant de baraques que de wagons composant le convoi (18).
2. Rassemblement des hébergés dans l'ilôt E pendant l'après-midi du 31.
3. Formalités diverses et affectation d'une personne des Oeuvres par baraque.
4. Rassemblement des hébergés par affinité ou par famille à raison de 27 à 29 par baraque.

4. "VIVRE A GURS" op.cit. témoignage d'Heini Walfisch, p.158

5. Repas du soir.

6. Etablissement des listes, baraque par baraque. Examen des cas douteux.

7. Le départ a commencé à minuit et s'est poursuivi jusqu'à 5 Heures 30, un car chargeant le contenu d'une baraque. Aucune difficulté particulière n'a été à signaler". (3)

Ce rapport témoigne d'un esprit de méthode et d'un sens de l'organisation caractéristiques du nouveau chef de camp ainsi que d'une absence totale de sentiment humanitaire à l'égard des déportés ("un car chargeant le contenu d'une baraque"). Quand à la dernière phrase, elle ne reflète pas la réalité. Tous les témoignages attestent en effet que la journée du 31 août 1942 fut l'une des plus dures de l'histoire de Gurs.

Elle débute, au petit matin, par le sinistre cri, répercuté immédiatement dans toutes les baraques: "Les noirs sont là!" (les gendarmes nationaux, en uniforme noir). C'est le "départ vers une destination inconnue" est imminent. Gardes et gendarmes bouclent les deux camps, celui des hommes et celui des femmes, avec ordre de ne laisser sortir personne. Puis, au début de l'après-midi, commence l'appel des déportés, dans une atmosphère d'excitation extraordinaire. Cette quatrième déportation en un mois n'est-elle pas le signe que personne n'y échappera? C'est ensuite le retour dans les baraques, les préparatifs du départ, les valises à faire, tel objet à récupérer, tel autre à restituer, la sortie de l'ilôt et la mise en route vers l'ilôt E, le tout entrecoupé de crises de nerfs, d'explosions de larmes, d'anathèmes jetés sur les services français, de bousculades, de tentatives de suicides ("c'étaient toujours les mêmes personnes qui essayaient de se suicider") (4). Certains se cachent pour échapper au convoi: derrière les tinettes, dans les cabines de douches, dans les fossés, au milieu des hautes herbes, sous le plancher des baraques, dans le plafond des infirmeries. Pour les dénicher, le chef de camp, au cours de la soirée et durant la nuit, utilise des chiens.

A l'intérieur de l'ilôt E, ilôt de dé-

3. Rapport n°1372/DI adressé le 1er septembre 1942 par le chef de camp au Préfet inspecteur général des camps (Arch. dép. Pyr. Atl. M provisoire, 500/15 et 500/23). Ce rapport contient en outre la liste nominative des 502 personnes (285 hommes et 217 femmes) déportés.

.../...

part, règne la même effervescence. Chacun cherche à obtenir des nouvelles d'un parent ou d'un ami et tente d'être mis dans la même baraque que lui, mais ce n'est pas toujours possible. Et puis, surtout, commence un incroyable marchandage entre les Oeuvres et l'administration du camp. Certaines catégories d'internés, en effet, ne sont pas déportables en août 1942 : les jeunes (moins de 16 ans), les vieillards (plus de 65 ans) les "conjointes d'Aryens", les malades intransportables et les Juifs d'origine anglaise ou américaine. Or, il arrive fréquemment que des personnes appartenant à ces catégories soient incluses par erreur sur les listes. Une fois avertis, les délégués des Oeuvres interviennent auprès du chef de camp pour que la loi soit effectivement appliquée et que les non-déportables quittent l'île E. Il leur est répondu : "Si vous pouvez trouver quelqu'un qui le remplace, il ne partira pas..." (5). On en arrive donc à cette aberrante situation de voir tel responsable de telle Oeuvre rechercher à travers le camp celui ou celle qui acceptera de prendre la place du malheureux appelé par erreur. On finit la plupart du temps par le trouver : c'est un homme de plus de 65 ans dont la femme, plus jeune, a été inscrite sur la liste, c'est le jeune fils qui ne veut pas quitter sa mère ou son père. Ce véritable trafic d'hommes est ressenti par les délégués des Oeuvres comme un des raffinements les plus sordides de la perversité vichyssoise.

Puis les camions entrent dans le camp, s'arrêtent devant la porte de l'île, chargent les déportés, baraque par baraque et repartent vers la gare d'Oloron. C'est enfin le convoi vers Rivesaltes, lieu de regroupement et ultime étape vers Drancy. Le voyage se déroule dans des conditions épouvantables, comme l'atteste le rapport du capitaine de gendarmerie Annou, commandant du convoi :

"Le train spécial du 1er septembre transportait un groupement hétéroclite d'hommes, de femmes, d'enfants, de vieillards, de malades, d'infirmités abandonnés à leur sort dès le départ donné. (...) La masse était parquée sur la paille humide d'urine. Des femmes se désespéraient de ne pouvoir satisfaire des besoins naturels hors du regard d'inconnus. Des évanouissements dûs

à la chaleur et aux odeurs dégagées ne purent être traités. Le spectacle de ce train impressionna fortement et défavorablement les populations françaises non juives qui eurent à le voir, dans les gares en particulier" (6)

Pendant cinq mois ensuite, les Gursiens connaissent un répit : aucune nouvelle déportation ne vient bousculer leur fragile tranquillité. Il en va de même des autres camps de la zone non-occupée ainsi que de Drancy. Cette pause n'est nullement motivée par une quelconque considération d'ordre humanitaire, mais simplement par les nécessités logistiques du moment : les Allemands sont alors contraints d'affecter leurs trains au transfert de troupes et de matériel vers le front russe et renoncent momentanément aux opérations policières d'envergure à l'intérieur des territoires occupés.

Les 27 février et 3 mars 1943 ont lieu les deux dernières déportations gursiennes : 1 695 hommes et femmes sont déportés. Les modalités administratives de l'opération sont exactement les mêmes que celles du 1er septembre 1942 : bouclage du camp par les "gardes noirs", transfert des déportés à l'île E, formalités diverses, départ du camp pendant la nuit. Là encore les scènes dont le centre béarnais est le siège ont quelque chose de dantesque. Un rapport rédigé par le chef de camp quelques semaines après en donne une idée. Le préfet lui ayant demandé pourquoi 47 Juifs étrangers ont échappé aux convois, le fonctionnaire modèle de Gurs répond :

"31 sont demeurés au camp indépendamment de notre volonté :

-2 sur instructions téléphoniques de M. l'intendant de police.

-12 malades en traitement à l'hôpital (dont 5 tentatives de suicide), intransportables.

-16 qui se sont cachés et n'ont pu être retrouvés.

Le service d'ordre chargé de les rechercher en a débusqué plusieurs dizaines, mais on ne peut éviter ces dissimulations surtout au cours de la nuit. Les cachettes les plus diverses ont été imaginées. Ainsi l'hébergé Ro-

5. "VIVRE A GURS", op.cit., témoignage de Franz Soël, p.170

6. Rapport du capitaine de gendarmerie Annou transmis le 8 septembre 1942 au préfet du Lot, à destination du préfet régional de Toulouse (cité dans Robert Aron "HISTOIRE DE VICHY". t.2, livre de poche n° 1635-6, p.179).

.../...

bert METZGER a été retrouvé quelques jours après, à demi-asphyxié, cousu dans un matelas". (7)

Le 3 mars, après la dernière déportation, le bilan est le suivant: 3907 déportés, 2 884 hommes et 1023 femmes. Les survivants se compteront en unités. Des scènes qui ont bouleversé la plupart des témoins (*"le spectacle était si affreux que je vis des larmes couler sur le visage barbu de certains gendarmes entourant les camions dans lesquels on hissait les malheureux"*) affirme Jeanne Merle d'Aubigné (8) Et puis, en Béarn, un silence à peu près total sur les faits eux-mêmes.

Au camp, toutes les déportations ont été ressenties comme de profonds traumatismes. Après le premier transport du 6 août 1942, le camp semble comme assommé. Il vivra ensuite au ralenti pendant des mois: les activités culturelles, artistiques ou simplement distrayantes semblent dérisoires et s'effacent d'un seul coup. *"Le calme ne revint plus jamais"* affirme Edwige Kämpfer (9)

Qui oubliera les longues colonnes d'hommes et de femmes traversant le camp silencieusement et laissant derrière elles un vide dans lequel on croyait étouffer?" (10)

S'il est certain qu'une terrible inquiétude tourmente les internés après le convoi du 6 août, peut-on pour autant en déduire que les déportés connaissaient le sort qui leur serait réservé? En août et septembre 1942, certainement pas. En février et mars 1943, en revanche, il est difficile d'être aussi péremptoire, puisque la rumeur du génocide, diffusée par la radio anglaise, circule dans la plupart des camps vichyssois. Certes, elle est rarement prise au sérieux, le fait paraissant tellement monstrueux que les imaginations se refusent à l'envisager, mais elle constitue une éventualité qu'aucun déporté ne saurait effacer de son esprit.

Quant aux Béarnais vivant entre Oloron et Navarrenx, le trafic inhabituel que chacun peut observer sur la nationale 636, le va-et-vient des brigades de la gendarmerie nationale et les récits que les gardiens du camp prodiguent à droite et à gauche interdisent de penser qu'ils n'ont pas su ce qui se passait. Tous sont au courant de ces sorties massives et, dans la majorité des cas, s'en réjouissent puisqu'ils deman-

dent depuis de longues années la dissolution du camp. En revanche, il est peu probable qu'ils aient compris que ces départs sont de pures et simples déportations ou bien, s'ils s'en sont rendus compte, qu'ils aient imaginé ce qu'elles signifiaient. Dans la majorité des cas, ils se sont contentés d'enregistrer ces sorties avec satisfaction, confortés dans cette opinion par la presse locale. Celle-ci, qui ne souffle mot des convois, amplifie au même moment sa campagne contre les Juifs, réfugiés ou internés dans la région. Ainsi cet article de paru le 21 août 1942:

"LA 9^e PLAIE.

Les mesures prises contre les Juifs en Z.O. nous ont valu un arrivage massif de "fils du ciel". Il serait temps de mettre un terme à cet exode et de reconduire à la ligne de démarcation, qu'ils ont franchie grâce à la complicité de quelques passeurs grassement payés, tous ces fils d'Israël. Sinon, la plaie va s'étendre, la gangrène va nous remplir. On sait tout le mal fait par les Juifs à notre pays. On a pu se rendre compte de ce que le camp de Gurs nous a valu: raréfaction des produits dans la vallée de Josbaigt, vie chère et la honteuse pratique du marché noir. Mais aujourd'hui, ce n'est plus la seule région de Gurs qui se trouve envahie: ce sont tous les villages des environs de notre ville d'Oloron qui vont être contaminés".

L'attitude des hommes et des femmes employés dans les services du camp relève, la plupart du temps, d'un état d'esprit comparable. Certes, des gardiens ou des employés appartenant à divers services ont tenté de porter secours aux déportés soit en les avertissant de l'imminence d'un prochain convoi, soit en les cachant, soit en intervenant en leur faveur auprès du chef de camp; ils ont parfois ainsi sauvé une vie, procuré un sursis à une autre (en échange, un autre était condamné). Mais dans l'ensemble, c'est la passivité qui l'emporte.

(Ces pages sont extraites du livre de Claude LAHARIE " LE CAMP DE GURS " , en vente à l'Amicale au prix de 140 frs, franco)

Autres ouvrages, disponibles au siège:

"VIVRE A GURS" d'Anna Schramm et Barbara Vormeier : 85 frs, franco

"GURS, BAGNE EN FRANCE" par H. Martin (écrire à l'auteur, au siège)

7- Rapport dressé le 15 avril 1943 par le chef de camp au préfet des Basses-Pyrénées (Arch. dép. Pyr. Atl., liasse non cotée 265)

8- LES CLANDESTINS DE DIEU op.cit. p. 81

9- VIVRE à GURS op.cit., p. 156

10- Rapport Plastereck, op.cit., p. 26

T E M O I G N A G E
d'Iñaki MUJICA, Basque Espagnol
sur son internement au camp de Gurs en mai-juin-juillet 1940

(témoignage recueilli par C.LAHARIE en 1977)

ooo

L'internement des combattants espagnols d'origine basque ayant servi dans l'armée républicaine est un fait bien connu. C'est d'ailleurs pour eux, à l'origine, que le camp de Gurs a été ouvert, en avril 1939.

Moins connu est l'internement des réfugiés basques espagnols pendant les mois de mai, juin et juillet 1940. Moins connu parce que cet internement n'a pas eu l'ampleur du précédent, une année auparavant, et parce que les témoignages sont moins nombreux.

De plus, si les internements du printemps 1939 se sont abattus sur des réfugiés sans ressources et sans abris, ceux de l'année suivante concernaient des hommes installés dans le Pays Basque français depuis plusieurs mois, avec leurs familles, et qui y exerçaient une activité professionnelle. De ce point de vue, il n'y a rien de commun entre les deux groupes.

Le témoignage d'Iñaki MUJICA décrit l'internement du groupe basque de l'îlot C, en mai, juin, juillet 1940.

C.L.

"Fin avril 1940, début mai, éclata une campagne contre les réfugiés basques résidant dans le Pays Basque français. C'est pourquoi, lors de l'invasion de la France par les Nazis, les autorités françaises, pour éviter des ennuis avec l'extrême-droite française, se mirent à envoyer à Gurs les réfugiés basques habitant dans les Pyrénées Atlantiques (autrefois Basses Pyrénées).

Dans le groupe de Basques auquel j'appartenais et qui rejoignirent Gurs en mai 1940, il y avait un assez grand nombre d'employés ou, si l'on veut, de fonctionnaires du Gouvernement d'Euzkadi et des employés du P.N.V qui s'étaient occupés de placer plus de 5000 Basques dans les industries de la région et même du Port Autonome de Bordeaux. Leur tâche terminée et comme il n'y avait pas d'emploi pour eux, ils furent envoyés à Gurs.

Fin mai 1940, nous nous retrouvons quelque six cents internés dans l'un des quartiers que comprenait le camp de Gurs. Je crois qu'il y avait environ dix quartiers, désignés chacun par une lettre, A, B, C, D....

Notre quartier était fait de six baraquements plus un, plus petit, qui abritait l'infirmerie et les bureaux du camp. Il y avait aussi une cuisine dans un hangar. Le baraquement des réfugiés des Pyrénées Atlantiques comptait jusqu'à quelque 450 hommes de 18 à 75 ans ou plus et de toutes conditions sociales, riches ou pauvres.

La vie dans le camp était simple. N'étant pas astreints au travail, les internés se levaient vers sept heures et demie (ou avant s'ils le voulaient). Ils déjeunaient avec du café au lait et un morceau de pain. Ils faisaient la toilette et il y avait à cet effet une sorte de bassin de 10 mètres de large ou plus avec un certain nombre de robinets. Vers neuf heures, une équipe de 4 ou 5 hommes qui changeait toutes les semaines, commençait le ménage quotidien du baraquement (salle à manger, grande salle commune, dortoir). Pour ce faire, ils mettaient les paillasses sur le toit du baraquement (quand il faisait beau) et ils nettoyaient à fond tout le sol avec du "zotal". Grâce à ces précautions, il n'y eut jamais de problème de "bestioles".

Vers 12 heures, c'était l'heure du repas qui comprenait une soupe et un ragoût (de la viande avec des pommes de terre ou des lentilles, etc.). Bien

.../...

"que ce ne fut pas très recherché,c'était propre et bien cuisiné par l'un des réfugiés aidé de plusieurs garçons de cuisine.Le repas du soir ressemblait à celui du midi.Bien que frugal,c'était cependant suffisant.

Les baraquements étaient en bois,le sol et les murs.Comme notre séjour s'effectua aux mois de mai,juin,juillet,nous n'avons pas souvenir du chauffage.Mais à l'intérieur du baraquement il n'y avait aucun poêle ou quelque chose de semblable.

Comme dans chaque baraquement des groupes unis de 20,30 amis ou plus s'étaient formés,on peut dire qu'on ne souffrait ni de la solitude ni d'ennui surtout s'il faisait beau. La situation de la France,en raison des nouvelles alarmantes qui nous parvenaient et de notre impuissance, constituait notre plus grande préoccupation. Le dimanche,l'abbé Aspiazu célébrait la messe à laquelle les réfugiés assistaient très nombreux.Sur le plan religieux nous étions assez bien soutenus.

Pendant notre séjour à Gurs,il n'existait qu'une seule commission,celle nommée dans chaque baraquement.Elle comprenait 3 ou 4 personnes.Elles étaient chargées de la bonne marche du baraquement et prenaient part aux réunions qui se tenaient au "haut commandement" et où elles discutaient sur les besoins du camp.

Le 23 juin 1940,un dimanche,les autorités françaises se virent débordées par les événements qui survenaient en France.Ainsi vers 11 heures du matin on apprit qu'un nombre assez important de gendarmes, en faction dans le camp,étaient partis pour ne pas se trouver en face des Allemands dont l'arrivée était annoncée pour le soir ou le lendemain. D'autres restèrent mais ouvrirent toutes les portes pour que ceux qui le voulaient,puissent s'en aller. Ce fut un jour terrible:un temps infernal et les gens affolés.Nos camarades de quartier se montrèrent assez raisonnables et il n'y eut pas de panique.Grâce à l'aide de gens de l'extérieur qui avaient fait venir des autobus,on put évacuer ceux qui étaient les plus compromis,vers deux heures de l'après-midi.Ils partirent directement à Saint-Jean de Luz où quelques-uns embarquèrent sur des bateaux anglais en direction de l'Angleterre.D'autres restèrent à Gurs faute de moyens de transport,avec la conviction qu'ils pourraient partir le lendemain,mais combien cruelle fut leur déception quand ils virent leur départ refusé.Dans notre quartier,environ 300 partirent...Eux-aussi s'embarquèrent,les uns à Saint-Jean de Luz,et les autres partirent pour Marseille où ils pensaient embarquer pour l'Afrique ou un autre pays.

Pour ceux qui restèrent au camp,la vie antérieure continua mais plus triste.Vers midi,le lundi,les premières motos des Allemands arrivèrent.On les vit de loin et notre inquiétude grandit.La semaine suivante commencèrent à arriver des groupes de Juifs français qui occupèrent les baraquements vides.C'était un spectacle assez déprimant.Comme il ne nous restait qu'un biais pour sortir du camp,nous le retenons. Il s'agissait de demander aux autorités françaises le rapatriement en Espagne.Beaucoup de gens firent la démarche:c'était pour la plupart la voie du salut mais une fois sortis,ils oublièrent de prendre le chemin de la frontière et de la franchir. Ils retournaient dans leur ancienne résidence où l'obtention de nouveaux papiers d'identité devenait la difficulté majeure. Mais il n'y eut pas,du moins à ma connaissance,des difficultés pour obtenir la carte de séjour."

Iñaki MUJICA

imprimé par nos soins à ANGOULEME - 16000

Le Dr.de la publication: Léon BERODY

Commission paritaire : 2 147 D 73

16 et 17 JUILLET 1942
c'était la rafle du Vélodrome d'Hiver.

=====

Le 20 janvier 1942, la conférence de WANSEE à Berlin fixait l'objectif hitlérien : "la solution finale du problème juif en Europe".

"La solution finale du problème juif en Europe devra être appliquée à environ onze millions de personnes se répartissant par pays de la façon suivante: France, zone occupée, cent soixante cinq mille, France, zone non occupée, sept cent mille (...). Formés en colonnes de travail, les juifs valides, hommes d'un côté, femmes de l'autre, seront amenés dans ces territoires (NDLR: de l'Est) pour y construire des routes. Il va sans dire qu'une grande partie d'entre eux s'éliminera tout naturellement par son état de déficience physique. Le résidu qui subsistera en fin de compte, et qu'il faudra considérer comme la partie la plus résistante, devra être traitée en conséquence".

En France, l'organisation de "l'opération vent printanier" est confiée au dignitaire nazi Rœthke. C'est lui qui, avec la complicité active de la police française enluee dans la collaboration, lance la rafle des 16 et 17 juillet 1942.

Créée fin juin 1942, l'organisation clandestine MNCR (Mouvement national contre le racisme, ancêtre de l'actuel MRAP) regroupait les témoignages alors recueillis dans un rapport intitulé: "récit des traitements infligés aux familles juives dans la région parisienne à partir du 16 juillet 1942". C'est à ce document que le développement ci-dessous est emprunté.

"C'est le jeudi 16 juillet que les inspecteurs et gendarmes français, la plupart du temps accompagnés de jeunes dorioteurs, ont commencé à frapper aux portes des juifs désignés sur leurs listes.

"La nouvelle se répandit en ville comme une trainée de poudre; et un sauve-qui-peut général s'ensuivit. Tous ceux qui le pouvaient s'enfuyaient à peine vêtus, cherchant asile chez des voisins français, chez des concierges, dans les caves et dans les greniers. Certains ont simplement refusé d'ouvrir leurs portes. Là où les portes ont été ouvertes, ou parfois forcées, on vit se produire des scènes déchirantes(...) Une petite fille de dix ans, affolée, a sauté du cinquième étage. Dans

un logement qu'on a forcé, les gendarmes se sont trouvés en présence d'un homme qui tenait dans la bouche le tuyau de gaz et qui était à moitié asphyxié. Une jeune femme de vingt quatre ans en a fait autant. A Montreuil un médecin s'est suicidé avec sa famille au moyen de piqûres. Des faits analogues se sont répétés les jours suivants."

"(...) La police ayant reçu l'ordre de ne pas prendre en considération l'état de santé des personnes inscrites sur les listes, a emmené non seulement des malades graves, mais aussi des morts. Un enfant mort la veille a été emporté dans un drap. On a pris des femmes, et des enfants à partir de deux ans, des femmes enceintes dans le septième, huitième et même neuvième mois, des malades tirés de leur lit, et portés sur des chaises ou des civières; une femme paralysée a été emmenée sur une chaise roulante."

"(...) Mais c'est surtout la razzia des enfants qu'il faut souligner. C'est à partir de deux ans que les enfants ont été considérés comme aptes pour les camps de concentration. (...) Dans plusieurs cas, en l'absence des parents, on a pris des enfants de six, dix, douze ans (...) on emmena même des enfants malades avec 40 et 41° de fièvre, atteints de rougeole, de coqueluche, de varicelle, de scarlatine et même de typhoïde. Quelques-uns ont été envoyés à l'hôpital Claude Bernard (...) Dans nombre de cas, on a arraché de force les mères de leurs petits; on les a enlevés tantôt par force, tantôt par ruse. Les cris et les pleurs remplissaient les rues. Les voisins, les parents ne pouvaient s'empêcher de pleurer."

Destination: les camps de Drancy, Beaune-la-Rolande et Pithiviers. Puis les trains de la mort pour Auschwitz.

PAPON A QUAND LE PROCÈS ?

La Chambre d'accusation de la Cour d'appel de Bordeaux devait désigner, le 4 août dernier, un nouveau magistrat chargé de reprendre l'instruction de l'affaire PAPON... Nous avons connu des temps où les "instructions" duraient moins longtemps! Affaire à suivre....

LA VIE DE L'AMICALE

=====ADHESIONS=====

Depuis la parution de notre dernier bulletin, notre Amicale a enregistré trois nouvelles adhésions:

Mme Sylvie WILDMANN

M. François MIKULA

Mme Hélène ROSSOWSKY

Bienvenue parmi nous à tous ceux qui refusent d'oublier le temps du camp de Gurs !!!!

=====

Au COURRIER de l'AMICALE....

extrait de la lettre de M.Hans J. SCHULTE, de Bonn, du 3/6/1987.

"En 1941 (automne) à l'âge de 5 ans, l'enfant Eveline BLUEM, fille unique de Madame Else OTTENHEIMER, née KLEIN (de ma ville natale Speyer, sur le Rhin, Palatinat, Allemagne) et sa mère, furent déportées de MANNHEIM (Allemagne) au camp de Gurs.

Ayant souffert de la dysenterie qui faisait rage au camp, l'enfant Eveline mourut au bout de quelques mois.

Madame OTTENHEIMER? dont le domicile est à BUENOS-AIRES, m'a prié de verser sa cotisation pour 1986, soit 50 frs.(...) "

Hans J.Schulte

extrait de la lettre de M.François MIKULA, d'ALGRANGE, du 12/6/1987

" Nous avons, en 1939, ma mère maintenant décédée, mon frère plus jeune que moi, ainsi que moi-même, fait un séjour au camp de Gurs. J'avais à cette époque 10 ans. Je ne puis vous dire combien de temps nous y sommes restés; ensuite nous avons séjourné à ACCOUS, puis nous sommes revenus en 1941 en Lorraine.

J'ai connu à ACCOUS une dame Allemande: nom de jeune fille TEOBALD Irène épouse de M. WIENERT, dernière adresse: BERLIN... Si cette dame faisait partie de l'Amicale de Gurs, j'aimerais avoir de ses nouvelles" (...)

NDLR: cette personne recherchée n'est pas membre de notre Amicale, mais si quelqu'un parmi nos amis la connaissait, prière d'en faire part à notre siège.

+++++++ Nos peines ++++++

=

DECES de notre amie Yvonne ROBERT

Yvonne ROBERT, infirmière volontaire des Brigades Internationales, participa à l'organisation des services de santé en Espagne. Dès notre premier Congrès de Gurs, elle fut élue membre de la Direction de l'Amicale, fidèle jusqu'à la fin à son engagement antifasciste contre le racisme et l'antisémitisme.

C'est avec émotion que nous avons appris son décès et, au nom de l'Amicale du Camp de Gurs, nous saluons la mémoire de cette amie et nous resterons fidèles à son engagement.

DECES de Horacio MERINO, de Tarbes.

C'est par le retour au siège de l'Amicale de son n° de Juin de "GURS SOUVENEZ-VOUS" que nous avons appris le décès de notre ami Horacio MERINO.

Nous présentons à sa famille et à ses camarades nos amicales condoléances.

TOUS NOS
AMIS ONT RECU LEUR
CARTE 1987 ...
certains ont oublié
d'en régler le montant:
(50 frs)
Il n'est pas trop tard !
Merci...
La Trésorière